

17 novembre 2021

Usine Perrier - Entretien avec Delphine Gaud, puis Franck Besson.

*Delphine habite l'usine Perrier-Schmelzle, rue Peyronnet. Nous nous étions rencontrées rapidement en Septembre lors des Journées du Matrimoine. J'étais venue visiter l'usine accompagnée de ma mamie, Jacqueline. Delphine organisait, avec plusieurs artistes, une exposition collective au sein des ateliers de tissage de l'usine Perrier. En Octobre, je la recontacte par mail afin de savoir s'il est possible de venir l'interviewer. Très vite, elle me répond par la positive.*

Je suis contente qu'il y ait des jeunes qui viennent et qui s'intéressent à l'histoire des lieux, ça fait partie de l'écriture de la suite de l'usine.

*Delphine est danseuse et chorégraphe, intermittente du spectacle. Avec Franck, elle fonde la compagnie de danse la Trisande. À Saint-Julien-Molin-Molette, elle organise mensuellement des Ateliers de Body-Mind Centering® et de Danse improvisée au sein de son studio de danse, les Ailes de Bernard. Elle enseigne aussi à Montpellier et gère la compagnie de danse La Trisande aux côtés de Franck Besson.*

*Nous fixons le rendez-vous à dix heures. Delphine m'accueille chez elle autour d'un café, dans l'appartement qu'elle et Franck ont aménagé au sein de l'usine. Originaire d'Annonay et très attachée à la région, elle raconte.*

Lors du tournage de Mélancolie Ouvrière, pour remettre deux métiers à tisser en route, il a fallu aux deux gareurs quinze jours de travail. Dans l'usine, sur les établis, il manquait des outils, il y avait des pièces un peu cassées, usées ou de mauvaise dimension. Il a fallu trouver des solutions en allant chercher des pièces manquantes chez les uns ou chez les autres.

Autrefois, les gareurs s'occupaient du montage et du réglage de la mécanique du métier, ils faisaient en sorte que le métier fonctionne, mais ils ne tissaient pas pour autant, chacun avait sa partie. On a aussi eu besoin de faire revenir des ouvrières tisseuses.

*On arrive des escaliers pour entrer par dans un sas vitré avec un évier. Ensuite, la pièce s'ouvre sur une cuisine et un salon, aux teintes bleues, vertes, orange et à dominante bois.*

*Depuis le balcon d'accès au monte-charge, on voit les ateliers des gareurs et la cour.*

C'est curieux, la première étape à la réception de la soie provenant des filatures, était de la monter au dernier étage pour la dévider en écheveaux. La flotte passait des trafusoirs, aux tavelles et ensuite aux roquets. Et une fois les roquets prêts, elle redescendait au moulinage pour que le fil soit tordu puis vaporisé. Et ensuite, ça remontait à nouveau tout en haut au dévidage ou à l'ourdissage, pour préparer les chaînes sur les ensouples. Ou alors, le fil partait au canetage. La partie gauche de la cour, sous les toits de tôle, ce sont des ateliers annexes. Dans l'usine, il y a des objets de métal, de céramique et de verre. Il y a tous les passe-fils en céramique qui servent pour le dévidage, le moulinage, le canetage et l'ourdissage. Y a aussi des peignes avec des dents en acier. Et des baguettes d'envergure en verre. Je ne sais pas s'ils recevaient toutes ces pièces de fournisseurs ou si des ouvriers fabriquaient sur place... On a retrouvé quelques catalogues.

Il y avait beaucoup d'objets en bois nécessaires au travail de la soie : les roquets, canettes, navettes mais aussi les cartes perforées, les ensouples, la poitrinière, le marteau, les poulies... pour le bois, les ouvriers fabriquaient beaucoup sur place. Au fond de la cour, vers le portail, la partie construite en préfabriqué était anciennement une menuiserie. Apparemment, toutes les moulures en bois de la maison Perrier ont été faites dans l'atelier menuiserie de la cour - sans doute par un ouvrier. Mais elle a brûlé, d'où sa reconstruction plus récente et un peu précaire. Michel Perrier, gamin, aimait venir jouer dans la menuiserie. Un soir, il a laissé une planche contre le tuyau d'échappement de la machine à vapeur et avec la chaleur le bois a pris feu. À la place, ils n'ont pas reconstruit une menuiserie mais atelier de stockage.

Il y avait aussi une forge dans la cour de l'usine, sans doute pour réparer les engrenages, ratières, volants... À côté dans la quincaillerie, sur les étagères, il reste des boîtes de teintures en poudre, elles devaient servir pour différencier les fils au vaporisation. On a retrouvé de nombreux cônes en carton teints en rose. Y a aussi de grands cadres verts qui devaient servir pour imprimer par sérigraphie les motifs sur le tissu de soie, surtout pour les foulards... mais il n'y a jamais eu d'atelier d'impression dans l'usine...

*On traverse le logement de Delphine et Franck, se mélangeant objets anciens et modernes.*

*On descend aux fourneaux.*

*Nous sommes arrivées au portail, sous un porche abrité. La jonction entre les ateliers et l'usine est créée par le bâtiment des ateliers des gareurs. La dalle de béton crée un espace d'accueil où sont stockés moto, caisses et objets en transit. On retransverse la cour pour revenir vers l'entrée piétonne des ouvriers, rue Peyronnet. On remonte un escalier en pierre pour entrer de nouveau dans l'usine.*

*En entrant, nous croisons Franck qui sort de son bureau. On discute un peu de l'histoire des lieux.*

Quand tous les métiers étaient sur axe et courroies, ils étaient tous entraînés par un arbre raccordé à un gros moteur, donc si il y avait un défaut sur un métier, ils fallait tous les arrêter. Maintenant, ils ont chacun été équipé d'un petit moteur individuel. Comme le moteur est installé sur le bâti de chaque métier, et s'il y avait un problème le gareur arrêtaient simplement le métier concerné. Il y a un système pour détecter si un fil de chaîne casse, des cavaliers sont enfilés sur chaque fil. Sur le battant, le casse-fil a un système similaire un courant électrique à chaque passage de trame. Le son provoqué par leur chute alerte les ouvrières. Dans l'usine, les plus vieux métiers dataient de 1914.

Au-dessus de notre salon, à l'étage de nos chambres, il y avait la salle des quatorze, Josette la surnommait comme ça. Dedans, il y avait quatorze métiers à tisser qu'on a démantelé avec un ferrailleur pour aménager notre buanderie. Josette ne s'en servait pas. Josette en gérance, elle se servait uniquement de l'étage des vingt-huit métiers pour tisser, et je pense qu'elle en utilisait une quinzaine en même temps. C'est la salle



de tissage qu'on a conservé. L'étage de tissage était très entretenu, il était nettoyé au moins une fois par an. Josette réalisait aussi le dévidage et l'ourdissage.

*Delphine*

On peut voir les aménagements de l'usine sur les anciens cadastres. Quand l'usine a été construite, c'était uniquement un moulinage d'un étage au niveau de la rue Peyronnet, derrière l'ancienne boucherie – dorénavant le parking. La roue à aube est encore dans les souterrains, elle n'a servi que pour le moulinage. Le débit d'eau du canal faisait tourner la roue, l'arbre, les poulies et les courroies du moulin pour créer la torsion des fils de soie.

*On va sur la passerelle.*

Tout le long de la passerelle, il y a des établis avec les outils et engrenages pour les moulins. Au fond, derrière la porte verte, il y a une buanderie avec une banque, une grande balance, des caisses de métal perforées, un lavabo et une gazinière. Dans la buanderie, les fils provenant du moulinage devaient être teints avant d'être vaporisés. La gazinière et la cuve devaient aussi servir à laver les chiffons des gareurs, pleins de graisse.

*Dans la buanderie, un lavabo et une porte menant rue Peyronnet.*

*On se retrouve dans le couloir d'entrée de l'usine. Delphine ouvre une porte à droite.*

*On fait demi-tour pour retourner dans le couloir. Delphine ouvre une porte boisée en face du lavabo.*

*On entre sur le premier plateau. Au premier étage, au dessus du moulinage.*

## 17 Janvier 2022

*En Janvier, nous fixons un rendez-vous pour faire une prise de son du bistanclaque et des métiers à tisser en marche. C'est Franck Besson qui m'accueille. Avec Delphine Gaud, il habite l'usine Perrier depuis 2005. Il est éclairagiste, son bureau se trouve dans l'ancien bureau du contremaître. Il stocke son matériel professionnel sur place et se sert occasionnellement des anciens ateliers pour bricoler.*

*Durant la visite, nous retournons dans certains ateliers de l'usine pour compléter la visite faite avec Delphine. On commence par la salle des métier à tisser.*

Sur le bâti, il y a la porte navette, le porte outils et le porte canette, tout était préparé en amont pour que les ouvrières puissent recharger les navettes rapidement. Alors, pour allumer le métier, il faut allumer son moteur puis débrayer en tirant sur ce levier ... Il ne faut pas rester dans l'axe du battant car il arrivait que la navette saute. Il y a encore les pare-navettes devant les fenêtres pour éviter de casser les carreaux à chaque fois.

*Franck cale sa clope au coin de sa bouche, empoigne le levier. La poignée de bois contraste avec la cheville et les bagues de ses mains. Il débraye. Le son du bistanclaque résonne sur le plateau. Un allé-retour. Stop.*

C'est une mécanique assez sommaire, une courroie fait tourner une poulie fixée sur le côté du métier. Derrière, une seconde poulie, avec une came vient taper sur une pédale de bois qui transmet le mouvement latéralement au reste du métier, dans une autre direction. Ce sont tous les réglages, le calage et l'entretien qui sont complexes. Il faudrait un gareur, pour expliquer toutes les subtilités mécaniques. Toute la machinerie est si graisseuse pour un tissu si délicat.

*Ah raté - deuxième essai.*

*Deuxième lancement. Bistanclaque. Bim. Clac. Échec.*

Sur le côté du battant et de la chasse, il y a une réserve – chasse-navette – pour mettre une seconde navette. Les navettes alternaient à chaque duité. Pour certains tissus, ça permettait d'avoir plusieurs couleurs de fils de trame afin d'obtenir des satinés. La chaîne, anciennement, était faite sur les ourdissoirs au dernier étage de l'usine. Pour le film, les gareurs en ont commandé une à une entreprise de Tarare. Donc le remettage – peigne et cadres pour la remise – avait été préparés en amont. Le noueur a lié le remettage à la chaîne directement sur le métier.

L'installation du remettage sur les métiers a été très long, on n'avait pas d'ouvrière tordeuse mais un noueur. Comme ce sont de vieux métiers, il fallait passer manuellement chaque fils de chaîne dans les cavaliers puis dans chaque lisses de la remise.

Il y a 30 ans, les tordeuses faisaient ce travail.

Les noueuses sont des machines modernes par rapport aux métiers à tisser de l'usine.

En premier, le noueur place un rouleau-brosse à l'arrière du métier.

Il tire les paquets de fil du remettage et brosse les fils pour les séparer les uns des autres. Puis il les cale sur le rouleau-brosse. Il fait la même chose avec la chaîne ourdie provenant de l'ensouple. Il place des baguettes carrées pour maintenir les fils en les pinçant. Il désinstalle le rouleau-brosse et positionne le support de la noueuse.

La noueuse est installée sur des rails.

La noueuse a un pinceau qui tire deux fils, provenant de la chaîne du remettage et de la nouvelle chaîne. Elle les pince avec deux crochets. Un couteau vient couper les fils, puis fait un nœud. À un moment, il explique que les tordeuses ne faisaient pas de nœud mais tordaient simplement les fils entre leurs doigts, elles utilisaient leur salive ou de la poix pour coller les fils ensemble.



Le noueur vérifie que tous les fils sont noués.

Puis le noueur réalise le passage de la chaîne et des nœuds dans les œillets des lisses et du peigne à l'avant du métier. À l'arrière, il place des baguettes d'envergure pour séparer la nappe de fils en deux, selon l'armure. Le peigne est enchâssé dans le battant. Au fur et à mesure, il tire la chaîne vers l'ensouple avant, il aide le passage des fils dans les œillets des lisses et entre les dents du peigne en appuyant dessus. Une fois la nouvelle chaîne à l'avant du métier, il coupe les fils du remettage. Il rassemble les fils de la nouvelle chaîne par paquets en faisant une tresse qu'il noue à une toile en jute fixée sur l'ensouple avant. Puis, avec la manivelle – le volant – à l'avant du métier, il enroule la toile et la chaîne sur l'ensouple en contrôlant la tension des fils.

*Avec Franck, on est dans l'atelier des gareurs.*

*Entre ma première visite avec Delphine et aujourd'hui, un jeune ingénieur - ami du fils de Franck et Delphine, et passionné de mécanique – est venu ranger l'atelier car il souhaite remettre en route le tour à bois de l'atelier menuiserie...*

Ce que j'adorais dans cet atelier c'était l'impression de voir l'outil tout juste posé par l'ouvrier. On arrivait à comprendre des choses sur le travail de l'époque en regardant les outils et l'aménagement de l'atelier. Ce qui m'épate c'est le petit ventilateur raccordé à l'axe du moteur par une courroie. Il y a aussi les anciennes lunettes de sécurité, le fer à cheval pour porter bonheur, les modes d'emploi et les catalogues des machines, on imagine rapidement l'atelier en service. Maintenant, tu vois juste des objets entassés. C'est vrai que pour se servir du tour à bois, il fallait ranger. Mais j'aurais aimé qu'il me demande avant de tout bouger, j'ai quelques vieilles photos mais ça n'a plus de sens. Et en même temps, ça me plairait que le tour serve à nouveau...

*On descend, on traverse la passerelle pour retourner au rez-de-chaussée, dans la salle du moulinage. Au milieu de la pièce, une cuve bétonnée.*

Dans les années 60, le moulinage du rez-de-chaussée ne tournait déjà plus. Les moulins du moulinage étaient fixés au mur de chaque côté du plateau. Au sol, tu accédais aux machines par des couloirs entre chaque rangée de machines. Pour surveiller le moulinage, les ouvrières montaient sur la passerelle. Les creux dans le plancher de la passerelle sont raccords des axes du moulin. Un premier axe était raccordé à l'arbre principal, puis une courroie entraînait le reste du moulin.

Dans chaque couloir, il y avait des chariots et des tabourets, les ouvrières s'en servaient quand elles travaillaient entre les machines. Le moulinage allait du sol au plafond et d'un mur à l'autre, la pièce était très sombre, on n'y voyait rien, on n'a pas eu d'autres choix que de tout détruire. Avec le ferrailleur, on a tout sorti dans la cour pour brûler les courroies et les éléments en plastique. On n'était pas écolos à l'époque.

Au fond, sous la buanderie, se trouve l'étuve. Les caisses en métal perforé servaient à porter les bobines et à organiser l'intérieur de la cuve. On a aussi une ancienne laveuse essoreuse.

*On remonte sur la passerelle en parquet léger, ça grince. On retourne dans le couloir de l'usine, à l'embranchement entre guichet de paie, bureaux et escaliers menant aux plateaux. Porte bleue, couloir, évier de pierre intégré au mur. Porte-manteau, poste de pointage. Peinture jaune et grise.*

En suivant l'escalier, au dernier étage, c'était l'ourdissage. Pour l'ourdissage, les ourdisseuses préparaient la chaîne des métiers à tisser grâce à de grands ourdissoirs. Josette nous avait expliqué que les ourdisseuses faisaient passer les fils des roquets disposés sur les cantres par un peigne pour former une nappe de fils - mise, puis cette nappe était enroulée autour du tambour de l'ourdissoir et enfin autour de l'ensouple. On a fait quelques travaux pour aménager des toilettes pour les stages de danse et un espace d'entraînement pour la boxe. Le reste de l'étage, c'est le grenier qu'on a entièrement vidé pour refaire la charpente qui était infestée de bestioles. Il a fallu vider le grenier pour pouvoir la traiter.

*On redescend jusqu'au bureau du contremaître, devenu le bureau de Franck.*

*Le bureau est presque en l'état. Un papier peint simule des plinthes hautes, une armoire de bois sculptée est intégrée aux murs les canalisations fixées dessus, une fenêtre allongée laisse entrer un peu de lumière sur le coin bureau. Une odeur de cigarette, un grand écran, un fauteuil à roulettes, des photos de familles et des posters. Franck me met sur clé USB quelques images d'archives.*

*Je recroise Delphine et Franck plusieurs fois dans le village, rue du Mas, au Samedi Bar ou sur la Grande Place. Depuis ma dernière visite, je suis allée chercher le stock d'objets que j'avais mis de côté – barbin, roquet, tavelle, roue de tambour d'ourdissoir, agenda, lampe, caisse perforée, etc – mais sortis de leur lieu d'origine, ils me semblent perdre de leur sens et de leur charme, devenant de beaux objets énigmatiques et anachroniques. Ces fragments, stockés dans le grenier de la maison ou ramener à Paris pour être scannés et photographiés sur fond blanc forment une nouvelle collection « privée ». Recréer une mise en scène, effacer les imperfections pour rechercher la forme originelle – inusée – de l'objet, faire une photo technique comme on ferait un plan côté ou un éclaté pour archiver la fabrication ?*

*Ils dénotent sur le plastique mat de mon bureau, sur les papiers lisses, granuleux, mats ou fluos que j'utilise en fond afin de les prendre en photo un à un. Exposés ainsi, ils piquent la curiosité. On les triture, manipule, analyse afin d'émettre des théories sur leurs origines et usages, mais sans contexte difficile de voir juste. Les exposer ne suffit pas à transmettre l'histoire des lieux dont ils sont extraits. Ce sont des fragments, laissant deviner un geste, un usage, mais bien loin de transmettre la complexité du village et de ses habitant·e·s. Leur pouvoir narratif vient à la fois de leur nombre, de l'identification de leur lieu d'usage et d'origine, de l'écosystème dans lequel ils s'inscrivent, mais aussi de la voix qui les raconte et des souvenirs qu'ils évoquent.*

*En Juin, Delphine et Franck rencontrent, avec la Mairie, le Parc du Pilat – Didier Lazzareschi - et d'autres propriétaires de fabriques, un membre de la Fondation du Patrimoine afin de faire labelliser l'ensemble du village pour son patrimoine architectural industriel. Mais dans ce processus, qu'en est-il des souvenirs des habitant·e·s des lieux ?*

